

***Vous avez des loisirs forcés, imposés par le coronavirus ?
Relisez Camus !***

Relire Camus : *La peste*

Albert Camus (prix Nobel de littérature en 1947) situe l'action de son roman philosophique *La peste* à Oran, ville qu'il connaît bien, « rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne ». Une ville ordinaire, dont les habitants, en cette année de la décennie 40 où se situe l'action, tentent de gagner leur vie du mieux possible pour ensuite consacrer le temps qui leur reste à des loisirs paisibles. Une fois épuisées les fougues de la jeunesse, les vices des plus âgés ne dépassent pas le bistro, les associations de boulomanes, les promenades dominicales, les bains de mer et les banquets d'amicales. Bref, des Français moyens à tous les sens du terme.

L'épidémie, survenue en avril, frappa d'abord les rats qui émergèrent de leurs tanières souterraines pour périr par milliers près des humains stupéfaits, comme si la ville se purgeait ainsi de ses sanies inconscientes. Le mal se propagea ensuite à l'homme, et le mot « peste » fut prononcé, suscitant le scepticisme des autorités : il convenait de ne pas dramatiser, de ne pas céder à la panique malgré les avertissements d'un médecin lucide, le docteur Rieux. La ville manqua rapidement de sérum mais on serait livrés d'un jour à l'autre, et d'ailleurs un produit de substitution était à l'étude. Le nombre de lits médicaux fut rapidement insuffisant devant l'aggravation continue de la situation. On ouvrit des hôpitaux auxiliaires dans des écoles et des établissements militaires. L'« Etat de peste » fut officiellement décrété, la ville fut bouclée par la troupe et les habitants confinés dans les murs, ce qui provoquait de douloureuses séparations et des contraintes pénibles. Chacun fut condamné à vivre au jour le jour, dans un exil intérieur, face à lui-même, mais la plupart, incriminant l'Administration et cherchant à déroger aux mesures prises, étaient surtout sensibles à ce qui dérangeait leurs habitudes.

L'épidémie atteignit un paroxysme en août. Des pénuries alimentaires apparurent et la spéculation s'en mêlait, provoquant des émeutes dans les quartiers défavorisés, qui furent isolés, et dans les prisons. Appliquant les lois de l'état de siège, on institua des quarantaines, on fusilla des pillards et un couvre-feu fut imposé. Les cérémonies funéraires furent

simplifiées et devinrent collectives ; on creusa des fosses communes où les corps étaient entassés pêle-mêle, recouverts de chaux. La peste muta et prit une forme pulmonaire, d'autant plus contagieuse que la propagation se faisait par voie orale et respiratoire. Les journaux, obéissant aux consignes, vantaient « le calme et le sang-froid » de la population. La situation ne s'améliora qu'avec le retour du froid, à partir du mois de décembre, permettant un lent retour à la normale et l'ouverture des portes en février. L'allégresse populaire éclata mais le docteur Rieux, qui s'était dépensé sans compter contre la maladie sans vraiment croire en une victoire définitive, savait que la peste ne disparaît jamais, qu'elle peut rester dormante pendant des dizaines d'années avant de réveiller ses rats et de les envoyer contaminer nos cités.

Le roman de Camus illustre la condition humaine. La diversité des réactions face à une destinée que beaucoup jugent absurde est représentée par une galerie de personnages, dont deux principaux :

- Le docteur Rieux, humaniste athée comme l'existentialiste Camus, accomplit son devoir d'homme sans chercher ailleurs d'illusoires certitudes. Se dévouer, sauver des vies, jouer son rôle social, c'est pour lui la seule réalité qui compte, la seule façon de vivre sa destinée avec lucidité.

- Le père Paneloux, jésuite, résiste mal au spectacle de l'horrible agonie d'un enfant atteint de la peste : si la mort et la souffrance sont le prix à payer pour la rémission de nos péchés, comment un Dieu tout-puissant et infiniment bon peut-il tolérer la souffrance d'un enfant innocent ? Il s'incline, néanmoins, devant le mystère de cette volonté divine qui nous guide vers « le silence essentiel et le principe de toute vie ».

Robert Schilling 23 mars 2020